

L'épidémie de variole de 1702-1703

Rénald Lessard

Number 42, Summer 1995

Présence du Moyen Âge au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, R. (1995). L'épidémie de variole de 1702-1703. *Cap-aux-Diamants*, (42), 51–51.

L'épidémie de variole de 1702-1703

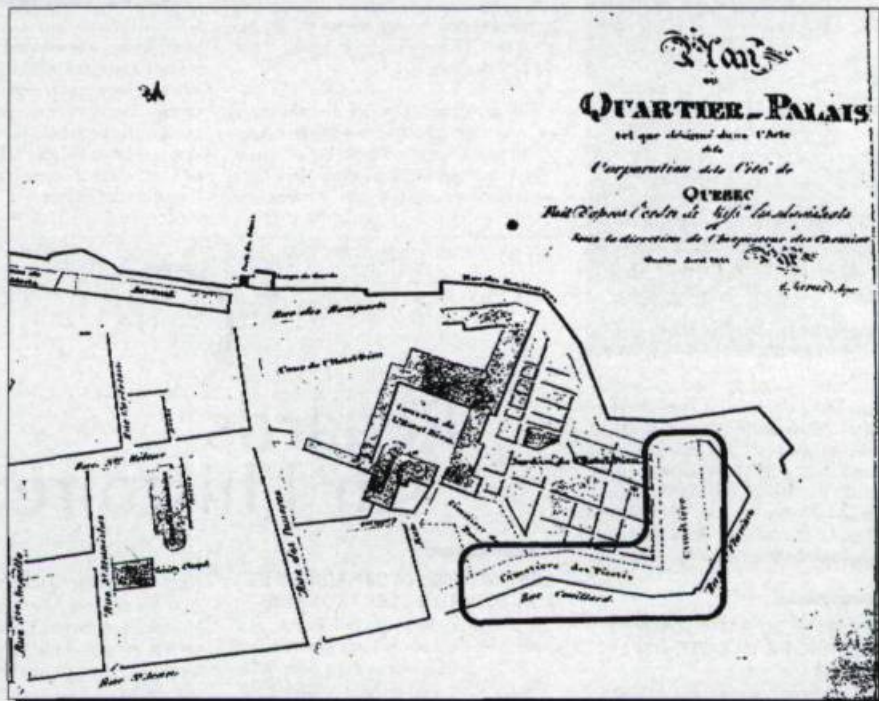
Des productions cinématographiques et littéraires récentes de même que de l'information relative au sida, à la bactérie « mangeuse de chair humaine » ou à d'autres maladies jugées d'ampleur épidémique ne sont pas sans nous rappeler que des épidémies meurtrières, on l'oublie souvent, ont jalonné notre propre histoire. C'est ainsi que la grippe espagnole, la diphtérie, le choléra et surtout la variole ont fauché des milliers de vies. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la petite vérole ou variole, connue également sous le vocable de picote, est un des fléaux les plus redoutés et les plus meurtriers au Canada. Si elle décime les Amérindiens, elle frappe également les populations d'origine européenne. L'épidémie de l'hiver 1702-1703 est, sans contredit, la plus virulente de notre histoire.

Selon l'annaliste de l'Hôtel-Dieu de Québec, la maladie aurait été introduite au Canada par un Amérindien venu d'Orange (Albany) à l'automne de 1702. « La maladie commença par la maison où il avoit demeuré et se communiqua en peu de temps par tout avec une fureur incroyable. Il n'y eût point de maison épargnée dans la ville. Ceux qui conservoient leur santé ne suffisoient pas pour soulager les malades. Les familles entieres se trouvoient frappées de ce mal, et le peu de soin qu'ils recevoient, joint à l'infection et à la malignité de cette peste, les faisoit mourir fort promptement. Il est vray qu'il en mourut un grand nombre à qui rien n'avoit manqué, et que l'effroy s'étant mêlé dans cette affliction générale, plusieurs moururent de peur seulement, sans qu'on pût remarquer sur leurs corps aucune apparence de la petite vérole. »

« La mortalité fut si grande, que les prêtres ne pouvant suffire à enterrer les morts et assister les mourants, on portoit chaque jour les corps dans l'église de la Basse Ville ou dans la cathédrale, sans aucune cérémonie, et le soir on les inhumoit ensemble quelquefois jusqu'au nombre de quinze, seize et dix huit. Cela dura plusieurs mois, en sorte que l'on comptoit sur les registres mortuaires plus de deux mille morts dans Québec, sans parler des environs qui n'eurent pas un meilleur sort. Jamais on n'a tant vû de deuil. Chacun pleuroit ses proches; l'un sa femme, l'autre son mary, celui cy son frere, celui la ses enfans, les orphelins pleuroient leur pere et leur mere; tout le monde étoit dans les larmes, et pendant tout l'hiver, on ne fit des assemblées que pour des funérailles. Ceux qui n'étoient pas atteints de ce mal fuyoient les maisons où il y avoit des malades, mais malgré leurs précautions, ils étoient pris à leur tour, et mouraient comme les plus exposés. »

L'annaliste des ursulines de Québec tient des propos similaires. « Sur la fin de novembre [1702] la maladie commença dans la ville c'estoit une espece de petite verole accompagnée de plusieurs accidens et en moins

Dans les campagnes, la situation n'est guère plus reluisante. « La picote commença à faire ses ravages dans les quartiers de montréal. Elle dura tout l'hiver suivant et tout le printemps aussi bien que une bonne partie



« Plan du Quartier du Palais ». La partie délimitée par un trait gras indique l'emplacement du cimetière des Picotés où furent inhumées plusieurs victimes de l'épidémie de 1702.

(Archives de la Ville de Québec. Fonds Ville de Québec. Série « Réseau, routes et infrastructures ». Négatif FC-142).

de deux mois lon a comté plus de 1500 malades et 3 a 400 morts les messieurs du Seminaire furent des premiers pris et tous les jeunes prestres et Ecclesiastiques avec leurs seminaristes tomberent malades ils ont perdu 5 de leurs escoliers deux de leurs jeunes Ecclesiastiques les R^{es} peres lesuites ont perdu le R^e pere Crespieuil ancien Missionnaire de Tadoussac lequel est mort de la fatigue qu'il a prise dans la visite des malades et de compassion de la misere publique ou il ne voioit point de remede toute la ville n'estant qu'un hopital general... en suite la maladie sest estendue dans les costes prochaines et enfin elle est allée aus pays denhaut et partout elle a faict bien du Ravage. »

Si le chiffre des décès donné par l'annaliste de l'Hôtel-Dieu semble nettement exagéré et correspondrait beaucoup plus au nombre des malades, celui de la religieuse des ursulines serait plus réaliste. En fait, une compilation des décès enregistrés à Québec révèle que 286 personnes sur une population d'à peine plus de 2000 habitants décèdent en l'espace de six mois.

de l'été ce qui fut cause que l'année mil sept cent trois se passa à souffrir, les habitans n'étant pas en état d'agir. Tous ceux qui étoient natifs du pais sentirent les rigueurs de cette cruelle maladie et même plusieurs François exceptés quelques-uns de plus âgés en furent affligés. Ainsi chacun ne passa qu'à soy et le curé n'eut point le tems de penser à d'autres affaires qu'aux besoins de ses malades, dont sa paroisse n'étoit qu'un hôpital. » Ces propos du curé Villermaula de Laprairie auraient sans doute pu être repris intégralement par son confrère Rémy de Lachine. Sur un peu plus de 200 habitans, 21 décès, surtout des enfans, sont imputables à cette épidémie qui y sévit entre le 18 décembre 1702 et le 6 juin 1703.

Dans l'ensemble de la colonie, de 1000 à 1200 habitans succombent à la maladie, soit environ 80 décès par 1000 habitans. C'est dire l'ampleur du désastre. ♦

Réald Lessard
Archives nationales du Québec